

### **Document n°1**

" Une nation est comme un individu : elle a ses devoirs à remplir et nous ne pouvons plus désertier nos devoirs envers tant de peuples remis à notre tutelle. C'est notre domination qui, seule, peut assurer la paix, la sécurité et la richesse à tant de malheureux qui jamais auparavant ne connurent ces bienfaits.

C'est en achevant cette oeuvre civilisatrice que nous remplirons notre mission nationale, pour l'éternel profit des peuples à l'ombre de notre sceptre impérial (...) Cette unité (de l'Empire) nous est commandée par l'intérêt : le premier devoir de nos hommes d'Etat est d'établir à jamais cette union sur la base des intérêts matériels (...) Oui, je crois en cette race, la plus grande des races gouvernantes que le monde ait jamais connues, en cette race anglo-saxonne, fière, tenace, confiante en soi, résolue que nul climat, nul changement ne peuvent abâtardir et qui infailliblement sera la force prédominante de la future histoire et de la civilisation universelle (...) et je crois en l'avenir de cet Empire, large comme le monde, dont un Anglais ne peut parler sans un frisson d'enthousiasme (...)

Discours de Joseph CHAMBERLAIN, ministre des colonies en 1895.

### **Document n°2**

Problèmes posés par la politique de CHAMBERLAIN, lors d'un banquet donné en l'honneur de l'achèvement du chemin de fer du Natal au Transvaal.

" Depuis son avènement au ministère des Colonies en juillet 1895, M. Chamberlain n'a pas négligé une occasion de proclamer qu'il y a urgence à resserrer les liens qui unissent entre elles les diverses parties de l'Empire... Au mois de novembre 1895, il déclarait dans un toast que les colonies et la métropole ont "une origine commune, une littérature commune, un amour commun de la liberté et de la loi, des principes communs à affirmer, des intérêts communs à préserver." Plus récemment encore, dans un discours prononcé au Congrès des chambres de commerce de l'Empire britannique, dont il était le président d'honneur, M. Chamberlain s'exprimait ainsi: "Insensiblement, les liens entre nous se fortifient et se multiplient. Depuis longtemps, vous, messieurs, qui venez des colonies, vous avez été l'objet de nos pensées ; aujourd'hui nous nous voyons. Vos demandes, vos désirs, les ressources de vos divers pays, votre état politique, tout cela nous est aussi familier que si nous étions tous citoyens des provinces d'un même royaume, ou des Etats d'une véritable fédération impériale. Je crois qu'une connaissance plus approfondie doit tendre à compléter notre entente et qu'elle fera entrer dans le domaine de la politique pratique ce magnifique rêve qui a enchanté tous les plus grands et les plus patriotes de nos hommes d'Etat, aussi bien dans la métropole qu'aux colonies, ce rêve de nous voir réaliser une union au sein de laquelle des Etats libres, jouissant chacun de leurs institutions indépendantes seront cependant inséparablement unis pour la défense d'intérêts communs et l'accomplissement d'obligations réciproques, et seront attachés les uns et les autres par les liens de l'affection, du sang et de la religion. (...)

Pour atteindre ce but, la première étape, c'est de réaliser l'union commerciale de l'Empire ; lorsqu'une fois cette union sera faite, il existera naturellement un conseil commun pour en surveiller le fonctionnement ; ce conseil devra examiner toutes les questions relatives aux voies de communication et aux lois commerciales intéressant l'empire entier ; il aura même à s'occuper de tout ce qui regarde la défense de l'empire, car cette défense n'est autre chose que la protection du commerce impérial. ...L'établissement d'une union commerciale à travers l'empire entier ne serait pas seulement le premier pas, mais un grand pas, le pas décisif...Mais comment s'y prendra-t-on ? Nous nous trouvons en présence de trois projets : le premier consiste dans l'adoption pure et simple par les colonies du libre-échange britannique ; le second dans l'établissement de droits différentiels favorisant légèrement les produits de la métropole aux dépens des produits étrangers... un troisième projet est l'institution d'un véritable "Zollverein" impérial qui établirait le libre-échange ou un régime très voisin dans l'intérieur de l'empire, mais laisserait chacun de ses membres libres de traiter comme il lui conviendrait les marchandises importées des pays étrangers .."

**Document 3.**

« Alors que je cheminai au travers de l'Angleterre, en route pour les Etats-Unis, et de nouveau en franchissant les frontières des Dominions, il y eut une idée qui s'imposa à moi à chaque pas, une idée qui est écrite de façon indélébile à la surface de ce vaste pays. Cette idée, c'est la grandeur et l'importance du destin réservé à la race anglo-saxonne (applaudissements), à cette espèce fière, obstinée, sûre d'elle-même, résolue, qu'aucun changement de climat ou d'environnement ne peut altérer, et qui est sans doute promise à être la force prédominante dans l'histoire future et la civilisation du monde (applaudissements renouvelés). On dit que patriotisme bien ordonné commence par soi-même. Je suis un Anglais, je suis fier du vieux pays dont je suis issu. Je ne néglige pas ses glorieuses traditions ou le valeur de ses institutions, façonnées qu'elles ont été par des siècles de nobles comportements (applaudissements).

Mais je penserais que notre patriotisme est à coup sûr rabougri et anémié s'il ne s'étendait pas à la Plus Grande-Bretagne, au-delà des mers (nombreux « bravo !, bravo ! »), s'il n'incluait pas les jeunes et vigoureuses nations qui transportent aux quatre coins du monde la pratique de la langue anglaise et l'amour bien anglais de la liberté et de la loi ; et, Messieurs, compte tenu de ces sentiments, je ne peux me résoudre à considérer les Etats-Unis d'Amérique comme une nation étrangère (applaudissements). Nous sommes du même sang, de la même race. Je me refuse à établir la moindre distinction entre les intérêts des Anglais en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis. Nous pouvons dire, avec tout le respect dû à ces peuples, ces nations jeunes ou vieilles : Notre passé est le leur, leur futur est le nôtre. Même si nous le voulions, nous ne pourrions briser les liens invisibles qui nous unissent. Vos ancêtres célébraient leur culte sur nos autels. Ils reposent à l'ombre de nos églises. Ils ont contribué à façonner nos institutions, notre littérature, nos lois. Tout ceci, c'est notre héritage tout autant que le vôtre. Si vous vouliez le renier, votre accent, vos attitudes, votre façon de vivre, tout ce combinerait pour le dénoncer. »

Discours de Toronto, 12 décembre 1887.

**Document 4.**

« Je me réjouis du fait que ce qui était, à l'époque, « une voix prêchant dans le désert » est maintenant devenue la volonté exprimée et déterminée de la très grande majorité du peuple britannique. Grâce, en partie, aux efforts de cet institut et d'organisations semblables, en partie aux écrits d'hommes tels que Froude et Seeley, mais principalement grâce au patriotisme et au bon sens inné du peuple dans son ensemble, nous sommes arrivés maintenant au troisième niveau de notre histoire, et à la vraie conception de notre Empire.

Quelle est-elle ? En ce qui concerne les colonies dotées d'autonomie, nous ne pensons plus à elles comme des dépendances. Ce ne sont plus des possessions, mais bel et bien une famille. Nous pensons à elle, et nous en parlons, comme d'une partie de nous-mêmes, une partie de l'Empire britannique, unie à nous par des liens familiaux, de religion, d'histoire, de langage, même si elles sont dispersées aux quatre coins du monde ; les mers qui autrefois semblaient nous séparer, maintenant nous rassemblent.

Mais l'Empire britannique ne se résume pas aux colonies dotées d'autonomie et au Royaume-Uni. Il incorpore une surface bien plus vaste, une population bien plus nombreuse, sous des climats tropicaux, où aucune colonisation n'est possible par les Européens, et où la population locale dépassera toujours en nombre la population blanche ; et là aussi, l'idée impériale a connu le même changement. Là aussi, le sentiment de possession a cédé la place à un sentiment différent, celui d'obligation. Nous entons maintenant que notre contrôle sur ces territoires ne peut se justifier que si nous pouvons montrer qu'il ajoute au bonheur et à la prospérité de ces peuples, et je maintiens que notre gouvernement a bel et bien apporté la paix et à la sécurité et une prospérité relative aux pays qui n'avaient jamais connu ces bienfaits auparavant. »

Discours au Royal Colonial Institute, Londres 31 mars 1897. Cités par Philippe Chassaingne, *La Grande-Bretagne et le monde de 1815 à nos jours*, A. Colin, 2003, pp.115-116.